

LA MISE A DISTANCE DANS L'ENONCIATION COMME INSTANCE DE LA MEFIANCE*

Fred HAILON

Forell - Université de Poitiers

Abstract

The media space is a forum for exchange of words in public. It is a place to meet and confront representations political and social of societies. These exchanges take place in an actualization on political themes by the media space : time media is also that time politics. The media activate a political voice and it commented that it represents.

The actualization of the themes for political debate in the media used to observe « re-appropriation » phenomena of representations in circulation. The speakers-journalists react to what circulate in and through their discourses. They comment on the circulation of representations, or to agree to disagree, with a return on what he says. They do this by a commentary in the enunciation of their discourses.

Keywords : *representations social and political, enunciation of discourse, comments of enunciation, discourses journalists, facts of heterogeneity, effects of sense, ambivalence, ideology.*

Introduction

Nous proposons d'aborder la méfiance d'un point de vue métalinguistique dans le cadre du discours journalistique. Nous choisissons de l'aborder à partir du commentaire dans l'énonciation et à travers les marques

* Cet article fait suite à deux communications au colloque international de sociocritique et d'analyse de discours à Montréal en octobre 2006 : « Le discours de l'insécurité dans la campagne présidentielle française de 2002, dans un corpus de la presse » et aux XXI^e Journées internationales de linguistique de l'Université Laval à Québec en mars 2007 : « Circulation discursive et non-coïncidence des mots et du monde ». La publication des actes de ce dernier colloque est à venir.

d'altérité que le locuteur pose dans son discours. Dans le discours journalistique, la méfiance est l'expression de ce qui altère la communication entre le locuteur et le lecteur. Elle est ce dont l'énonciateur se met à distance. Dans notre étude, il s'agit d'une distanciation par rapport à des représentations extérieures qui traversent et habillent de manière implicite le discours citant. Cette distanciation correspond à l'idée qu'a le locuteur de ce qui traverse son dire. Elle s'effectue selon les propres représentations du locuteur. Elle se réalise selon sa relation au monde.

Notre corpus est constitué d'articles de la presse quotidienne française quelques mois avant les élections présidentielles de 2002¹. Il a trouvé sa forme autour du thème de l'insécurité. Avant de devenir un sujet de campagne électorale, c'est-à-dire un sujet de politique générale, l'insécurité était un thème défendu par le Front national (FN). Ce parti de l'extrême droite française est depuis trente ans sous la direction de Jean-Marie Le Pen. Dans le discours frontiste, l'immigration est la cause des insécurités de la société française.

Notre réflexion porte sur la qualité de l'altération dans la presse d'information quotidienne pendant la campagne présidentielle de 2002 en France : nous prenons l'hypothèse d'une lecture de l'idéologie du Front national dans le discours de la presse. C'est à travers l'étude de la nature de retours dans l'énonciation qu'il nous a semblé possible d'observer les mises à distance des représentations du FN possiblement convoquées dans les discours. Sur le plan sémantique, ces mises à distance peuvent renvoyer à un accord ou à un désaccord du locuteur par rapport à la réalité qu'il nomme.

Nous effectuerons tout d'abord une rapide description du modèle des modalisations autonymiques de Jacqueline Authier-Revuz (1995). Nous l'effectuerons à partir d'exemples de notre corpus. Nous examinerons ensuite les modalités et l'efficacité de mises à distance. Nous considérerons des altérations énonciatives qui, interprétativement, peuvent convoquer des représentations du FN.

¹ Notre corpus comprend quatre titres de la presse française : *Présent*, *Le Figaro*, *Le Monde* et *La Nouvelle République du Centre-Ouest (NR)*. *Présent* est un journal d'extrême droite, il est proche du Front national. *Le Monde* est un journal dit de « centre-gauche ». *Le Figaro* est le support de la droite républicaine. *La NR* est un journal régional, plutôt de gauche. Ce corpus est homogène temporellement (quelques mois avant une échéance électorale), thématiquement (l'insécurité), discursivement (le discours journalistique), circonstanciellement (la campagne présidentielle). Il est hétérogène quant à son lectorat (militants, hommes du monde socio-politique, décideurs, citoyens lambda).

1. Nature et spécificité des retours dans l'énonciation : le modèle des modalisations autonomiques (MA)

La modalisation autonymique se manifeste dans toutes les situations où l'énonciateur commente son propre dire en train de se faire. Par exemple, citons dans ce titre forgé à partir d'un article du *Figaro* du samedi 8 et dimanche 9 décembre 2001 :

Les "nouveaux barbares", il n'y a pas d'autres mots, tiennent le haut du pavé². [je souligne].

Le terme « *nouveaux barbares* » entre guillemets est l'objet d'un commentaire *il n'y a pas d'autres mots*. Par ce commentaire, l'énonciateur fait un retour sur les mots qu'il utilise « *nouveaux barbares* » pour les commenter à propos de leur pertinence à nommer la réalité.

Dans ce double mouvement énonciatif, le locuteur parle à la fois du monde et des mots qu'il utilise. Il fait usage et mention des mots, c'est-à-dire qu'il accompagne l'usage qu'il fait d'un terme d'un commentaire réflexif sur cet usage : dans notre exemple, *il n'y a pas d'autres mots*. Cette intervention du locuteur dans son énonciation relève de l'hétérogénéité montrée qui permet au sujet parlant de se représenter localement dans une « position de *surplomb* » (Authier-Revuz 1995 : 143) par rapport à sa parole. L'hétérogénéité montrée est une représentation imaginaire par rapport à l'hétérogénéité constitutive de la parole qui se dérobe foncièrement à lui. La théorie des modalisations autonymiques, fondée sur la mise en perspective de ces deux modes d'hétérogénéité, foncière et représentée, repose sur la conception d'un sujet « effet de langage », clivé, non maître du sens de son discours. De ce point de vue, le fonctionnement de la parole ne peut être réduit à une simple transmission d'informations (Flahaut 1978). De ce point de vue, le sens n'est jamais acquis même lorsqu'il est convenablement posé.

Par ailleurs, considérons ce titre de l'article de *Présent* du jeudi 28 février 2002 :

Pour soutenir un dealer, les "jeunes" mettent Evreux à feu et à sang. [je souligne].

² Le titre original est : les "*nouveaux barbares*" tiennent le haut du pavé.

La modalisation de «jeunes» est exprimée sans glose. Le mot de «jeunes» est mis entre guillemets sans que la nature énonciative en soit précisée. De cette manière le locuteur attire l'attention du récepteur et appelle à un travail interprétatif. L'interprétation se fait en fonction du contexte de production et de communication. La glose à interpréter par le lecteur commente le mot «jeunes» entre guillemets. Elle pourrait être interprétativement du type *X', comme on dit* ou *ce qu'on appelle X'* et renvoyer à la manière de dire de la doxa. Pour autant et contrairement à cette première analyse, la modalisation de «jeunes» ne renvoie pas à la jeunesse pour elle-même. Il n'y a pas de phénomène de synonymie avec le mot «jeune» tel qu'on l'entend habituellement pour définir simplement un âge de la vie. Cette modalisation renvoie à une manière de dire stigmatisante des scripteurs du journal d'extrême droite. Elle a la valeur d'un «comme on dit entre nous» de connivence idéologique. Bruno Maurer a démonté le mécanisme de la modalisation de «jeunes». Selon lui, l'emploi que nous avons décrit «repose sur la connivence, le mode de dénomination des Maghrébins fonctionnant comme une sorte de mot de passe, dans un espace qui est celui du consensus, du *vous m'avez compris*» (Maurer 1998 : 139). La modalisation de «jeunes» est une manière de dire atténuée, euphémique, qui signifie implicitement Noirs, Arabes, immigrés.

D'un point de vue théorique, la modalisation autonymique est le lieu où l'énonciateur tient compte de l'autre qui marque son langage, «autre» dans lequel on trouve l'autre interlocuteur, le langage des autres, l'autre mot pour la chose, l'autre mot sous le mot. Ces altérités (ou hétérogénéités) correspondent à quatre types de modalisations énonciatives : interlocutive, interdiscursive, du mot à la chose et des mots à eux-mêmes (Authier-Revuz 1988, 1995). Nous parlons pour ces deux derniers champs d'écart dans la nomination et d'équivoque.

De manière effective, c'est-à-dire rapporté à la réalité des faits linguistiques de notre corpus, le discours de la presse de la campagne présidentielle française de 2002 comporte une majorité de modalisations autonymiques balisées, mais sans glose. Le commentaire méta-énonciatif y est quasi-systématiquement absent. De manière fréquente et quasi-commune à certains supports, nous avons noté les modalisations autonymiques de «“incivilités”», de «“jeunes”», de (quartiers, cités) «“sensibles”». Cette absence ne permet pas de connaître précisément les intentions sémantiques des

locuteurs-journalistes, pas plus qu'elle ne permet pas de connaître l'origine des sources lorsqu'il s'agit possiblement d'un discours d'emprunt.

2. Modalités et efficence de la mise à distance

Dans ce qui suit, nous nous intéresserons au rapport de la mise à distance dans l'énonciation. Nous observerons les conditions d'altération du discours, c'est-à-dire ce par rapport à quoi le locuteur altère son dire. Nous répondrons au questionnement : qu'est-ce que le locuteur met à distance ? pour quelle partie de son discours ? et pourquoi ? pour quel commentaire interprétatif ? pour quel effet de sens ? Il s'agira de comprendre comment le discours citant « travaille » le sens de l'altérité qu'il exprime dans son discours.

2.1. Les modalités du commentaire dans l'énonciation

Le guillemétage a pour effet de pointer l'autre tout en s'en démarquant. Il a la valeur d'un commentaire dont on peut appréhender le fonctionnement. Citons par exemple dans l'article du *Monde* du mercredi 20 février 2002 :

M. Chirac décrit une France gagnée par la "peur" et préconise la création d'un ministère de la sécurité [titre]

C'est dans cet esprit que devraient, selon le président-candidat, être élaborées "deux grandes lois de programmation", respectivement consacrées aux "forces de sécurité" et à la justice. [je souligne].

Le locuteur du *Monde* parle de *justice* en usage, contrairement à « *forces de sécurité* » qu'il modalise, sans y ajouter de glose. Il instaure une différence dans la représentation de son discours à propos des « *deux grandes lois de programmation* » chiraquienne (dans le texte). « *Forces de sécurité* » est commenté dans l'énonciation du locuteur comme pouvant être un élément du dire de Chirac. La glose interprétative peut être *comme dit Chirac*. *Justice* ne l'est pas. « *Forces de sécurité* » est marqué et marquant. Cette désignation correspond à une certaine manière de dire de son temps : celui d'une campagne présidentielle basée sur le thème de l'insécurité. On pouvait parler avant de *forces de police* ou de *forces de l'ordre*, ces expressions étaient jusqu'alors plus employées. Elles existaient de manière transparente dans la communication.

La monstration du dire de l'autre correspond à une nouvelle lexicologie, qui elle-même renvoie à un renouveau politique. L'expression

forces de sécurité pointe un tournant autour des thèmes sécuritaires. Cette construction lexicale, tout autant qu'idéologique, semble pouvoir faire l'objet de multiples commentaires et transmissions. Dans *Présent*, l'altération est utilisée à d'autres fins, comme le montre cet extrait de l'article du jeudi 25 octobre 2001 :

Une raison de lire *Présent* [titre]

Présent, lui, hors du "consensus dominant" et du conditionnement ambiant, sélectionne l'actualité et soulève les vrais problèmes en quatre pages. Mais comme il joue un air différent, on l'accuse (même parmi ses proches et "voisins") d'être trop négatif, comme un prophète de malheur... [je souligne].

Le syntagme « *consensus dominant* » y est modalisé alors que *conditionnement ambiant* ne l'est pas. L'altération sans glose de « *consensus dominant* » peut renvoyer interprétativement à une modalisation du discours à lui-même en *X'*, *comme on dit*. Elle peut être encore une modalisation interdiscursive de retournement du discours approprié où il s'agit de prendre une position critique par rapport aux manières de dire des autres, ainsi d'attaquer l'autre avec ses propres mots. Cet autre peut être dans ce cas une possible voix doxique. Le locuteur de *Présent* retourne les mots (*consensus dominant*) qu'il considère comme impropres. La doxa est retournée car inadaptée à dire le réel. Le commentaire pourrait être interprétativement du type *comme dit l'opinion courante à tort*. On trouve dans cette configuration le caractère polémique de l'écriture d'extrême droite (Honoré 1986).

Là aussi, des différences existent dans les manières de dire. Une différence s'instaure entre le fait de représenter en le commentant dans son énonciation le dire autre (« *consensus dominant*»), et le fait de montrer comme transparent le discours, dans le cas de *conditionnement ambiant* en usage. Ce qui est effectif pour l'un, représenter et commenter dans le cas « *consensus dominant* », ne l'est pas pour l'autre. Ce choix n'est pas sans signification. Le dire est montré comme autre parce qu'il est propre à porter le commentaire du locuteur citant, c'est-à-dire le retournement polémique que nous avons vu plus haut. Et, c'est en tant qu'il va de soi pour le locuteur de *Présent* de parler de *conditionnement ambiant*, qu'il ne les modalise pas. Ces mots sont propres à l'idéologie du retournement de *Présent*. Ils sont déjà chargés négativement. Le commentaire dans l'énonciation, à partir d'un dire montré comme étranger, permet la réalisation d'une ré-appropriation des représentations du FN.

La distance que le locuteur-scripteur prend en commentant les mots des autres -

mais aussi le fait qu'il modalise sans source, ni référence, sans commentaire - ne lui permet pas de se détacher d'une implication personnelle de dire.

2.2. L'efficiencia de la mise à distance du point de vue idéologique

A ce stade de notre développement, nous avons posé que le locuteur altère son discours de manière significative. Cette altération porte le commentaire du locuteur sur son dire. Ce commentaire dans l'énonciation est interprétatif dans le cas des modalisations sans glose. Le guillemétagé s'effectue pour un commentaire le plus souvent absent dans notre corpus.

Par ailleurs, à travers le guillemétagé et l'absence de commentaire explicite, des effets de sens se jouent pour accord ou pour désaccord avec les représentations en cours, dans notre étude autour de l'insécurité. L'analyse des effets de sens permet de rendre compte de l'efficiencia de la mise à distance, c'est-à-dire ce par rapport à quoi les locuteurs s'identifient. Elle permet de comprendre ce que les locuteurs partagent ou ne partagent pas des représentations du FN.

Considérons l'article du *Figaro* du samedi 30 et dimanche 31 mars 2002 dans le cas où l'identification aux représentations du FN semble confirmée :

Insécurité Dans l'île où Lionel Jospin se rend ce week-end, la criminalité augmente fortement en zones urbaine et touristique [sur-titre]

L'insécurité explose aussi en Guadeloupe [titre]

Une raison d'espérer, pourtant : ici, pas encore de "zones de non-droit". Pointe-à-Pitre, le 22 mars dernier : le sous-préfet Thierry Le Lay, en charge de la sécurité publique, est sur le terrain, pour une opération coup de poing dans le ghetto de Boissard. [je souligne].

La modalisation de « zones de non-droit » autorise plusieurs commentaires méta-énonciatifs susceptibles d'émaner de différentes sources, de la police avec une possible glose du type *comme on dit dans la police*, d'un dire de l'hexagone avec une glose du type *comme on dit dans l'hexagone* ou encore du FN avec une glose du type *comme on dit au FN*³. Cette altération peut aussi

³ Nous trouvons par exemple dans les textes de campagne (2002) du FN pour illustrer notre hypothèse d'une possible modalisation d'emprunt et d'une possible correspondance entre discours : Ces "quartiers en sécession", la France en comptait un seul en 1993. Fin 2000, le chiffre dépassera sans doute vingt. Toutes ces zones de non droit, est-il besoin de le préciser,

renvoyer à une modalisation de l'adéquation dans la nomination : interprétativement, il faut nommer « zones de non-droit » les lieux de l'insécurité. Le mot *zones de non-droit* correspond à la chose. Il est adéquat pour parler des lieux de l'insécurité.

L'indétermination interprétative de la modalisation de « zones de non-droit » inscrit une ambivalence entre deux types de non-coïncidences, ici entre la non-coïncidence du discours à lui-même et entre la non-coïncidence des mots et des choses. L'hésitation est possible entre une MA de l'interdiscours et une MA de l'écart dans la nomination. Dans ce cas, il n'est pas question du seul rapport de transmission de discours à discours ce que serait une modalisation d'emprunt, ou encore du seul rapport de transmission d'un dire d'un énonciateur à un autre ce que serait le discours rapporté. Nous sommes aussi dans un rapport du mot à la chose. Ces valeurs de non-coïncidence peuvent se superposer les unes aux autres.

Ainsi, dans l'extrait du *Figaro*, la modalisation de « zones de non-droit » peut renvoyer à la manière de dire des autres. Cet emprunt peut être approprié à l'objet du dire du locuteur-journaliste. Il peut être déterminé par l'objet visé et propre à commenter la réalité de la situation, ce qu'on pourrait paraphraser en : ces « zones de non-droit » (*pour parler comme le FN*) sont l'insécurité (en sur-titre). Cette modalisation peut également pointer l'adéquation dans la nomination. Pour le locuteur, le mot « zones de non-droit » est la bonne référence pour comparer l'insécurité outre-atlantique (*ici, pas encore de*) à l'insécurité en France (*l'insécurité explose aussi en Guadeloupe* en titre) où il s'agit réellement de zones de non-droit. Le rapport mots/choses s'établit sur le mode d'une certaine réalité à saisir et de la vérité de la langue pour la dire.

Dans l'extrait du *Figaro*, l'ambivalence existe entre une manière de dire d'un discours autre et un auto-commentaire. Plus précisément, elle va dans le sens d'une adéquation du dire autre et d'une adéquation des propres mots du locuteur au monde. Pour le locuteur-journaliste, la désignation de « zones de non-droit » semble bien adaptée à l'insécurité.

A l'opposé, considérons dans l'article de *La NR* du mardi 4 septembre 2001:

sont très majoritairement, voire quasi exclusivement occupés par des étrangers. [je souligne] (Argumentaires du FN de la campagne électorale 2002, *L'actualité de l'immigration*, page 4, ligne 11 et suivantes, sur www.frontnational.com). Dans l'extrait, *zones de non-droit* n'est pas modalisé. Il reste en usage.

La folie des armes [titre]

Des bandes rivales veulent de plus en plus fréquemment y développer "leurs" territoires qu'elles placent en coupe réglée pour s'y livrer, à leur aise, au trafic de la drogue. La domination de la communauté concurrente s'acquiert par la "baston" mais aussi désormais à coups de fusil. [je souligne].

La modalisation de « leurs » peut renvoyer interprétativement à l'usage de dire des dites bandes en *comme ils disent*. Il peut s'agir encore d'un dire approprié en tant qu'il s'impose à l'énonciateur. La glose peut être *comme on dit dans le discours dont je parle* (avec on stéréotypique). La modalisation de « leurs » peut aussi référer à un défaut dans la nomination : interprétativement, *si on peut dire* « leurs » pour la République française une et indivisible. Nous sommes dans les termes de la Convention républicaine du 22 septembre 1792. Le mot (*leurs*) ne correspond pas à la « chose républicaine » française. Cette inadéquation est celle d'un mot de la doxa et/ou d'un mot des bandes que l'énonciateur fait sien.

A travers ces ambivalences, les locuteurs cherchent à recharger sémantiquement le dire commun ou un dire autre pour d'autres représentations propres à porter la réalité de la situation sociale. Le « déjà-dit » des bandes et/ou de la doxa est recontextualisé. Il est « rejoué » sémantiquement en fonction de ce que le locuteur-journaliste a à commenter, c'est-à-dire l'impossible indivision de la République française. Le locuteur mobilise une représentation autre et le travail sémantique sous-jacent pour son compte. Ce « jeu » permet d'aller à contre-sens des représentations du FN. Il n'y a pas de territoires hors de la République.

L'indétermination des valeurs de la MA est là propre à souligner le caractère inadapté de la représentation autre. Cette indétermination est rendue possible par le travail sur le sens de l'altérité qui traverse le dire du locuteur citant et pour laquelle il se méfie. Celui-ci a une autre idée de ce qui circule par et dans son discours. Cette indétermination inscrit une ambivalence qui échappe à la seule transmission d'un rapport de discours à discours et qui opère dans le cas où une modalisation n'est pas seulement interdiscursive, mais qu'elle relève aussi de l'écart dans la nomination, c'est-à-dire lorsque l'énonciateur se commente. Par ce commentaire, le locuteur reprend les mots pour les interroger sur leur pertinence. Ce retour dans l'énonciation se fait par rapport à la manière de dire des autres, dans notre cas possiblement celle de la doxa et/ou celle des bandes. Il peut consister à « dé-nommer » pour « re-signifier » un réel

idéologiquement insatisfaisant car trop proche de l'idéologie du FN et qui ne passe pas par la fidélité du locuteur, ici de *La NR*, aux représentations en circulation.

Pour conclure

Une modalisation de « zones de non-droit » dans *Le Figaro* peut pointer le mot de l'autre (police, doxa, FN) dans son adéquation à nommer la réalité. Une modalisation de « leurs » dans *La NR* peut pointer l'écart de l'énonciateur à son dire inadéquat. Ces modalisations interrogent les représentations de la presse autour du thème de l'insécurité.

D'après ces deux exemples, nous sommes proches des représentations du FN dans le cas où le mot autre est propre à dire le réel « insécuritaire ». Ainsi, « zones de non-droit » peut être le vecteur de l'idéologie du FN. Au contraire, l'impropriété de « leurs » conduit à une réalité éloignée des manières de dire de la doxa et/ou des bandes pour celle d'une indivision de l'espace républicain. Nous sommes éloignés des thèses de l'extrême droite lorsque le mot est pointé comme impropre à nommer la situation sociétale. Dans ce cas, il n'y a pas de circulation des représentations du FN.

Le discours citant fait travailler la valeur des altérités représentées. Il leur donne idéologiquement sens en les « re-signifiant ». Le sens des mots est « ré-engagé » discursivement. Il l'est selon ce que les locuteurs-journalistes ont à dire de ce qui circule par et dans leur discours. Le locuteur peut ainsi se tenir à distance des représentations en circulation tout en y participant. C'est à travers l'exercice de médiation entre espace public et parole politique qu'il commente ce qui se dit possiblement pour s'en défier.

Sur un autre plan, l'ambivalence des modalisations sans glose à travers la dualité sémantique des « déjà-dits » observés amène à une compréhension dans la réception. Elle permet au lecteur de lire ce qu'il veut. Elle lui permet de saisir ce qu'il peut en fonction de sa culture et de ses représentations politiques. Dans notre étude, la mise à distance se fait par un commentaire à interpréter pour le lecteur qui effectue en cela un travail de compréhension du sens.

Bibliographie

- Authier-Revuz Jacqueline (1988), « Non-coïncidences dans la production du sens », revue *Linx*, n°19, Paris.
- Authier-Revuz Jacqueline (1995), *Ces mots qui ne vont pas de soi (Boucles réflexives et non-coïncidences du dire)*, Larousse, Paris.
- Authier-Revuz Jacqueline (2004), « La représentation du discours autre : un champ multiplement hétérogène », *Le discours rapporté dans tous ses états*, sous la direction de L. Rosier, S. Marnette et J.-L. Lopez Muñoz, L'Harmattan, Paris.
- Benveniste E. (1966, 1974), *Problèmes de linguistique générale (1 et 2)*, Gallimard, Paris.
- Flahaut François (1975), *La parole intermédiaire*, Seuil, Paris.
- Honoré Jean-Paul (1986), « La "hiérarchie" des sentiments. Description et mise en scène du Français et de l'immigré dans le discours du Front national », revue *Mots*, n°12, Lyon.
- Maurer Bruno (1998), « Qui sont les "jeunes" ? L'utilisation du dialogisme dans *Présent* », *L'autre en discours, Dyalang*, sous la direction de J. Brès et P. Siblot, Didaxis, Montpellier.
- Parret Herman (1991), « De l'(im)possibilité d'une grammaire de l'hétérogène », *Le sens et ses hétérogénéités*, sous la direction de H. Parret, CNRS Edition, Paris.
- Pêcheux Michel (1975), *Les Vérités de La Palice*, Maspéro, Paris.
- Souchard Maryse (1997), *Le Pen, les mots (Analyse d'un discours d'extrême droite)*, Editions La découverte, Paris.
- Vion Robert (2001), « Effacement énonciatif et stratégies discursives », *De la syntaxe à la narratologie énonciative*, Ophrys, Paris.
- Vion Robert (2001), « Modalités, modalisations et activités langagières », *Marges linguistiques*, Edition électronique, n°2. Site internet fermé.